

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 7 (1886)
Heft: 8

Artikel: Voyage du Dr Jannasch de l'embouchure du Schwika à Mogador
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-132857>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Congo, par la côte orientale d'Afrique, où ils ont enrôlé un certain nombre de soldats indiens et cafres destinés à remplacer les Zanzibarites.

Sir Francis de Winton, ancien administrateur général au Congo, a donné le 7 juillet, à la Société de géographie de Londres, une conférence dans laquelle il a fait un exposé de l'organisation de l'État du Congo, et constaté que les territoires nouvellement ouverts offraient un vaste champ d'étude aux savants et un excellent débouché au commerce européen. Le roi des Belges a donné des ordres pour qu'à l'avenir les steamers de l'État du Congo fussent construits sur le haut fleuve. Déjà l'année prochaine un vapeur de 100 tonnes, tirant 18 pouces d'eau et d'une vitesse de 10 nœuds à l'heure, sortira des chantiers de Stanley-Pool.

Le Comité des missions baptistes américaines a loué au gouvernement de l'État libre du Congo, le vapeur de la mission, le *Henri Reed*, pour transporter à l'intérieur les hommes et les provisions nécessaires, en vue d'arrêter des trafiquants d'esclaves qui dépeuplent les rives du fleuve. Les missionnaires et leurs marchandises seront transportés gratuitement par les vapeurs de l'État libre pendant que le *Henri Reed* sera à son service.

D'après le *Missionnaire*, la réponse du gouvernement allemand à la demande du Comité des Missions de Bâle relativement au Cameroun est conçue dans les termes les plus bienveillants : garantie d'une complète liberté laissée aux stations, promesses que les écoles ne seront point gênées dans l'instruction, ni les églises dans la discipline, et engagement de donner pouvoir aux missionnaires pour mettre leurs communautés à l'abri des entreprises des trafiquants de spiritueux.

Le sultan du Maroc a ouvert au commerce le port d'Assaka, situé dans les parages de l'Oued Noun; la côte de l'Oued Sous à l'Oued Noun, jusqu'ici hermétiquement fermée aux Européens, leur est donc ouverte.

M. H. Duveyrier s'est rendu à Tanger, vraisemblablement pour accompagner la mission française à Marrakech; il a déjà fait le voyage de Fez avec M. Féraud, en avril 1884.

VOYAGE DU D^r JANNASCH DE L'EMBOUCHURE DU SCHWIKÀ A MOGADOR

Nous avons mentionné, dans notre dernier numéro (p. 202-203), le retour en Europe du D^r Jannasch, président de la Société de géographie commerciale de Berlin, après son naufrage sur la côte du Maroc, et annoncé que nous reviendrions sur son voyage de l'embouchure du Schwikà, par l'Oued Drâa, à Mogador. Disons d'abord quelques mots des circonstances dans lesquelles se produisit le naufrage.

Le 23 mars, le *Gottorp* arriva au Cap Noun, et M. Jannasch chercha un endroit favorable pour aborder; mais des falaises de 60^m à 100^m de haut et le vent l'en empêchèrent. Le 24, tout l'équipage réuni sur le pont, les matelots au haut des mâts, épiaient la côte, en même temps

qu'ils étudiaient le pays à distance. Ils crurent avoir trouvé un bon emplacement pour descendre à terre, en un lieu où la falaise est en retrait de 200^m à 270^m ; entre elle et la mer s'étend une plage sablonneuse, en pente douce, formant une baie de quelques kilomètres le long de la côte. C'est là que débouche, par une vallée de 200^m de large, le Schwika qui, dans la saison des pluies apporte à la mer un volume d'eau considérable ; mais à la fin de mars, il ne contenait qu'une eau saumâtre refoulée par la marée. La baie étant tranquille, on se prépara à débarquer ; on descendit dans la chaloupe les armes et quelques provisions, avec le cylindre en zinc dans lequel, d'ordinaire, étaient serrées les cartes, et que l'on remplit à moitié d'eau potable. Vers 11 h. du matin, M. Jannasch et sept autres membres de l'expédition ou de l'équipage quittèrent le *Gottorp*, ayant avec eux M. Charles Ficke, frère du consul allemand de Casablanca, dont le concours devait leur être extrêmement précieux, un séjour de dix ans au Maroc lui ayant permis d'acquérir une connaissance parfaite de la langue arabe. Le navire resta à 3 kilom. environ de la côte, et la chaloupe s'approcha de celle-ci, par une mer tranquille, jusqu'à une distance de 300^m, où le pilote jeta l'ancre. Tout à coup, une vague de 2^m s'élève à l'avant de la chaloupe, puis une autre de 5^m vient se briser contre le bateau, qui chavire en un instant, et le Dr Jannasch se trouve pris sous la chaloupe, retenu par une des fourchettes dans lesquelles sont placées les rames ; son pantalon y est accroché. Heureusement la pression de l'eau d'en bas lui permet de tenir la tête levée dans la couche d'air enfermée sous la chaloupe, mais déjà il faisait ses adieux à la vie, lorsque la pensée des siens et de son pays lui rend l'énergie nécessaire pour se dégager, plonger sous le bateau et reparaitre enfin à la surface de l'eau. Alors il aperçoit la chaloupe la quille en l'air ; un de ses compagnons s'y cramponnait, tandis que les têtes des sept autres émergeaient à quelque distance. La côte n'étant pas très éloignée, ils réussirent à l'atteindre à la nage, sauf deux d'entre eux qui furent engloutis dans les flots. Le *Gottorp* ne put leur porter secours, les courants, le vent et les écueils l'en empêchèrent ; mais on jeta à la mer une tonne à laquelle étaient attachées une échelle et une corde, et dans laquelle le capitaine avait fait mettre de l'eau, des conserves, du champagne, des couvertures et des allumettes. Les vagues la portèrent à la côte, et grâce à la corde, les naufragés purent la tirer à eux ; ils allumèrent un grand feu, avec des débris de navires jetés sur le rivage. Quand vint le jour, ils reconnurent que le pays était désert, et qu'il ne pouvait être question, pour le *Gottorp*, de venir les prendre, le

vent étant trop fort. Comme ils l'apprirent plus tard, le territoire où ils avaient abordé n'est pas sous la domination de l'empereur du Maroc. Gravissant la falaise élevée, ils résolurent de se diriger vers le N.-E., dans l'espoir de rejoindre une caravane, ou une route de caravanes, et d'atteindre la frontière marocaine.

La côte offrait l'aspect d'un haut plateau s'inclinant peu à peu vers l'intérieur. A quelques kilomètres de distance s'élevaient de nouveaux plateaux ; au S.-E. on apercevait des montagnes allongées revêtant la forme de tables, et vers le S.-O., des collines coniques de 200^m à 300^m environ. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, le plateau était couvert de cactus, formant des bouquets de 20, 30 et même 40 tiges épineuses de trois centimètres d'épaisseur, et de 0^m,75 de hauteur. Ces bouquets croissent à quelques mètres de distance les uns des autres ; presque sous chacun d'eux se trouvent des trous creusés par des lapins sauvages, et servant de gîte à des serpents venimeux qui, de jour, se tiennent devant l'ouverture de ces trous, et de nuit, vont chercher leur proie. Le principal quadrupède de cette région est l'*audet*, mouton sauvage de montagne, vigoureux et armé de cornes gigantesques. En fait d'oiseaux, outre des mouettes et des corbeaux, les naufragés n'en virent là que de petites espèces.

Quoique le pays fut assez plat, les marches de jour étaient fatigantes, grâce à la chaleur du soleil, et à la faible provision d'eau qui leur restait. Plusieurs des membres de l'expédition, n'étant pas accoutumés à de longues marches, les matelots surtout, souffrirent beaucoup des pieds ; ils avaient perdu leurs chaussures dans le naufrage, et durent se tailler des sandales dans les tiges de bottes de leurs compagnons. Le pilote, sexagénaire, ne put bientôt plus supporter les 10 ou 11 heures de marche des premiers jours ; il fallut faire de nombreuses haltes, et, sous l'influence de la chaleur et du manque d'eau, ils eurent bientôt tous des visions de toutes sortes. M. Jannasch voyait les hautes montagnes des Grisons, où il avait séjourné quelques années auparavant, et croyait sentir couler sur sa langue la bière rafraîchissante de Bavière. D'autres s'imaginaient voir dans le lointain des montagnes couvertes de neige, qui n'étaient autre chose que de hautes dunes brillamment éclairées par le soleil ; d'autres encore voyaient au loin des prairies couvertes d'eau ; tout autant de mirages trompeurs bientôt évanouis. Dans leur disette d'eau potable, l'idée vint à M. Jannasch d'utiliser leur cylindre de zinc pour en fabriquer. Après l'avoir à moitié rempli d'eau de mer, ils le placèrent sur un grand feu, le couvercle légèrement entr'ouvert,

pour livrer passage aux gouttes d'eau qui se condensaient sur les parois; quand l'eau commença à bouillir, le vent frais de la mer aida à la condensation, et, à la grande joie de tous, cette distillation qui dura toute la nuit, leur fournit, le matin, deux bouteilles d'eau douce qui leur rendirent le courage et la joie. En même temps l'un des matelots découvrit un cactus dont le fruit ressemble à une figue, et dont les feuilles charnues leur procurèrent un suc rafraîchissant.

Le quatrième jour, ils durent traverser un terrain couvert de dunes où la marche était très fatigante, quoique la brise de la mer, ainsi que l'air transparent et pur, donnât à ce district un climat très favorable. Vers une heure et demie on atteignit l'Oued Drâa, et tous de se précipiter vers le fleuve; malheureusement l'eau en était salée. Toutefois supposant qu'il pouvait y avoir, soit dans le fleuve même, soit le long de ses rives, des sources d'eau potable, ils se mirent à creuser dans la vase et dans les pierres; l'eau commença à jaillir, elle était moins salée qu'à l'embouchure, mais la quantité en était trop petite pour pouvoir les désaltérer tous. Leurs recherches ne furent cependant pas inutiles, car elles leur firent découvrir, en quantités considérables, le coquillage qui fournit la pourpre, et qui ailleurs a été détruit ou a disparu.

Le même jour, comme ils délibéraient sur la direction à prendre, les deux matelots aperçurent deux pâtres, avec de grands troupeaux de moutons et de chèvres sortant d'une gorge des montagnes situées sur la rive septentrionale de l'Oued Drâa. Aussitôt ils se jetèrent à l'eau pour traverser la rivière et atteignirent bientôt le bord opposé. Au premier moment les bergers dirigèrent leurs armes contre eux; mais les supplications des naufragés les émurent de pitié, et bien vite l'un d'eux leur apporta une outre de peau de chèvre remplie de petit-lait. Mais pendant ce temps un groupe de Kabyles s'était approché de M. Jannasch et de ses compagnons, et menaçait de leur faire un mauvais parti, lorsque M. Ficke les interpella en arabe, ce qui les engagea à entrer en pourparlers.

Ces Kabyles appartenaient à la tribu des Ouled bou Eita (fils du père Eita). Ils étaient descendus, avec leurs chameaux, à la côte de l'Oued Drâa, pour chercher du combustible. Leurs chameaux campaient à un kilomètre en amont, près d'une citerne belle et grande, remplie d'une eau excellente. Les deux matelots furent rappelés et toute la troupe se rendit à la citerne, où les tribulations passées furent oubliées.

Se confiant ensuite aux Arabes qui les firent monter sur leurs chameaux, ils se laissèrent conduire jusqu'à un gué, à 7 kilomètres en

amont, où ils passèrent le Drâa. Ici, la marée ne se fait plus sentir. Lorsque la fonte des neiges de l'Atlas alimente le fleuve, ses eaux sont abondantes, et roulent avec une très grande vitesse à l'Océan ; mais, à la fin de mars, il n'avait que 2^m de large, et tout au plus 0^m70 de profondeur. Le pays à l'intérieur avait un aspect magnifique ; vers le sud il s'élargissait en plaine ; à 8 ou 10 kilomètres de distance s'élevaient, dorées par le soleil couchant, des hauteurs de 350^m à 500^m, de forme conique ou pyramidale. La troupe se dirige ensuite vers le nord, à travers un pays légèrement ondulé, couvert d'une végétation plus abondante. On marche ainsi toute la nuit, jusqu'à 3 heures du matin, et après une halte de deux heures, on se remet en route pour le douar des Ouled bou Chena, auquel appartiennent les Arabes qui ont promis de conduire à Mogador, moyennant un salaire convenable, M. Jannasch et ses compagnons. A les entendre, ils ne sont pas sous la dépendance du Maroc, mais appartiennent aux Kabyles indépendants, qui sont gouvernés par les anciens de leurs villages, et ne reconnaissent qu'Allah comme souverain. Pour protéger les voyageurs contre les voleurs, ils leur demandèrent de livrer leurs armes et leurs objets précieux, argent, montres, etc. Le 28 mars, à 9 heures, on atteint le douar des Ouled bou Chena, où une tente fut assignée aux étrangers, qui, le premier jour, y furent laissés tout à fait tranquilles ; on leur fournit du petit-lait et de la farine d'orge grossièrement moulue, cuite dans de l'eau salée. Dans l'après-midi, quelques Arabes des environs vinrent leur faire visite. Ce sont des hommes vigoureux et beaux, d'une taille moyenne de cinq pieds et demi, aux yeux et aux cheveux noirs comme du jais. Lorsqu'ils sont excités, leurs yeux lancent des éclairs ; quant aux cheveux, ils pendent en longues boucles épaisses autour de la tête. Les vieillards les portent plus courts, la moustache est également courte, mais la barbe est longue. Ils ont d'ordinaire la tête nue. Tous ils se distinguent par des manières nobles ; assis ou couchés, qu'ils se tinssent debout ou qu'ils mangeassent, tous sans exception avaient une tenue irréprochable ; leurs mouvements étaient prompts et souples. Au point de vue physique ils appartiennent à une race privilégiée, et présentent toutes les qualités des Sémites. Les femmes aussi, qui dans les douars vont et viennent sans être voilées, sont belles de visage, leur regard est doux, leur voix tendre, leur taille élancée ; leurs mouvements sont aussi très gracieux. Les dames européennes pourraient porter envie à leurs grâces naturelles.

Le lendemain arrivèrent, des douars voisins, quantité de jeunes guerriers qui entourèrent la tente, y pénétrèrent, en fouillèrent les

recoins pour découvrir ce qu'il pouvait y avoir de bon à prendre, et s'emparèrent des armes cachées sous des couvertures. M. Ficke ayant rappelé au guide sa promesse de tenir les chameaux prêts à partir pour Mogador, celui-ci s'exécuta, mais, à peine M. Jannasch et ses gens étaient-ils sortis de la tente, que les Arabes, au nombre d'une centaine, cherchèrent à lui enlever l'arme qu'il avait conservée; sa résistance les irrita, et déjà des centaines de poignards étaient levés sur lui, lorsque, voyant les siens prêts à faire feu pour le défendre, il leur cria: « Ne tirez pas » et prévint ainsi un massacre général. S'ils eussent fait feu, les Arabes, dix fois plus nombreux, les auraient écrasés en un instant; tandis que les pillards, une fois satisfaits, se hâtèrent de partir avec leurs chameaux. Ceux qui restèrent s'opposèrent au massacre des étrangers, sans doute dans l'espoir de tirer d'eux une forte rançon.

Le gendre du chef du douar d'Ouled bou Chena, comprenant que celui-ci n'était pas assez fort pour les protéger, les conduisit à l'Ouled bou Eita, où ils demeurèrent une dizaine de jours. De nombreux Arabes se pressèrent bientôt devant leur tente; parmi eux se trouvait un homme d'une grande dignité: Sidi Mahmoud, auquel M. Ficke demanda de vouloir bien obtenir la libération des voyageurs et de les faire passer sur territoire marocain, moyennant rétribution convenable. Sidi Mahmoud chercha à rassurer les étrangers et leur promit de les délivrer, en ajoutant qu'un messenger avait été envoyé au caïd. En effet, à peine deux heures s'étaient-elles écoulées, que trois cavaliers arrivent au douar; le plus jeune, Ali Fuel, d'un ton de commandement, convoque les anciens du douar. Fils du puissant caïd Dachman ben Birouk, qui réside dans la ville de Glimîm, à trois journées de marche, il se trouvait dans le voisinage pour les affaires de son père, et, ayant appris que les étrangers avaient été attaqués, il accourait pour prévenir un plus grand malheur.

Il recommande aux anciens des Ouled bou Eita de ne faire aucun mal à M. Jannasch et à ses gens, ajoutant que le caïd, son père, les prendrait sous sa protection, que le sultan approchait avec son armée, et qu'il punirait très sévèrement tout dommage causé aux Allemands. « Le sultan du Maroc vit en paix avec le sultan de la Prusse, » leur dit-il; « jamais ce dernier n'a fait la guerre au Maroc; il y a même des soldats marocains qui séjournent dans la capitale de la Prusse pour apprendre la tactique militaire allemande. Les chrétiens et les Européens en général, ne pouvant être vendus comme esclaves, on ne peut exiger d'eux aucune rançon. Conduisez-les au caïd le plus vite possible, il récompen-

sera largement les libérateurs et les hôtes des chrétiens; les habitants du douar ont commis une faute grave en ne menant pas les Européens à Glimim quelques jours plus tôt; qu'ils ne négligent pas de le faire tout de suite. » Le danger que couraient les étrangers, d'être vendus à une caravane qui eût passé par le douar, se trouva ainsi écarté.

Après cela, Ali Fuel se rendit en toute hâte, avec Eli, à Glimim, pour s'entendre avec le caïd qui dépêcha immédiatement au douar des gens, en apparence chargés d'acheter du bétail et du miel, mais en réalité de demeurer là pendant tout le temps qu'y passeraient encore les Européens, d'empêcher qu'on ne leur fit aucun mal, et de faire valoir, le cas échéant, l'autorité du caïd en leur faveur. Dachman ben Birouk, en effet, fit preuve, dans toute cette circonstance, d'une grande bienveillance alliée à beaucoup d'humanité et de douceur, en même temps qu'à une énergie puissante. Sa figure virile a une grande dignité; tout en lui annonce un vrai prince; c'est, au dire de M. Jannasch, la personnalité la plus importante et la plus intéressante qu'il ait rencontrée dans ces parages. Il chargea Eli d'amener les étrangers à Glimim avant le 11 avril, sous peine d'encourir sa colère et sa vengeance, et en lui rappelant que ses menaces n'étaient pas vaines.

Pendant que le Dr Jannasch était à Ouled bou Eita, un officier du sultan y arriva; il se rendait vers le S.-O., pour y intimer, aux tribus qui entretiennent des relations commerciales avec les Anglais établis au cap Juby, l'ordre de cesser ces relations et surtout l'exportation des chevaux. Le Dr Lenz avait déjà signalé les efforts faits par le sultan pour empêcher la Société Mackenzie de faire le commerce avec les tribus de l'intérieur.

Avant de quitter Ouled bou Eita, M. Jannasch a donné, de la vie du douar, une description à laquelle nous empruntons quelques détails. La vie au douar commence de très bonne heure. A 3 heures du matin déjà, les enfants de 5 et 6 ans se rendent à l'école et commencent à y apprendre par cœur et tous ensemble des versets du Coran, qu'ils crient et chantent jusqu'à 5 heures. A ce moment le prêtre appelle à la première prière; les hommes du village accourent au lieu de réunion, et crient, pendant 20 à 30 minutes, sur des gammes montantes et descendantes : « La Illaha il Allah w Mohammed rassul Allah! » jusqu'à ce qu'ils soient complètement épuisés. Quand les cris semblent s'éteindre, un fanatique recommence à rugir et le chœur entonne de nouveau. Enfin les voix deviennent tellement enrouées et fatiguées, que la louange cesse brusquement. Après cela commence le travail — non pour les hommes, pour

lesquels la notion du travail semble ne pas exister — mais pour les femmes. Celles-ci détachent les chevaux, et vont chercher, pour les traire, les chèvres et les brebis, ainsi que les chamelles; ce sont elles aussi qui font la tonte, opération pour laquelle, par exception, les hommes leur prêtent leur concours. Vers 5 1/2 heures, les jeunes bergers conduisent le bétail paître dans les dunes. Par exception aussi, les hommes s'en vont avec un chameau ou un âne, à trois lieues de là, chercher quelques outres d'eau, aux sources de la vallée de l'Auréora. Dans le douar, il n'y a point d'eau, ni pour boire, ni pour se laver; il n'y a pour se désaltérer que du petit-lait. Quand les bestiaux sont traits, les femmes commencent à moudre le grain en l'écrasant entre deux petites meules. Il leur faut souvent trois heures et plus pour obtenir la farine grossière nécessaire à la confection du *laïsch*. C'est de cette bouillie d'orge cuite dans de l'eau salée, et à laquelle on ajoute un peu d'huile, de graisse de mouton ou de petit-lait, que durent se nourrir les naufragés pendant quinze jours. Quand le dîner est terminé, les femmes vont chercher du bois; elles sont toujours accompagnées de deux enfants; elles portent le plus jeune à la mamelle, et l'autre, d'un an et demi, sur le dos, les jambes sur une des hanches. Les plus délicats succombent; ceux qui réussissent à atteindre 5 ou 6 ans sont des Arabes pleins d'avenir : les Européens en firent l'expérience; ces jeunes fanatiques leur jetèrent des pierres, leur crachèrent dessus et excitèrent les chiens contre eux. A 11 heures, les travaux du ménage sont terminés, et les femmes se mettent à réparer les tentes, les vêtements, etc., ou bien elles tissent des tapis de 0^m,75 de large pour la confection des tentes.

Quant à l'élève du bétail, il se borne aux chèvres, aux moutons, aux chameaux et aux chevaux; ces derniers sont plus grands que les chevaux arabes. Le caïd de Glimîm avait de magnifiques étalons, estimés de 2000 à 3000 francs. A quinze ou vingt journées de marche vers le S.-O., vivent de nombreux nomades qui possèdent chacun, a-t-on dit à M. Janasch, jusqu'à 200 de ces beaux chevaux. L'orge est la céréale la plus répandue; le sol de l'Oued Noun est si bon et les moyens d'irrigation si favorables, qu'un grain en rapporte 400 ou 500. Malheureusement de mauvaises récoltes peuvent obliger les habitants de l'Oued Noun à se pourvoir de blé au Maroc, en sorte qu'à ce point de vue économique, les habitants de l'Oued Noun se trouvent dans la dépendance du sultan du Maroc, détenteur de grands magasins de grains, qui menace ainsi leur indépendance politique, à moins que les puissances européennes n'y ren-

dent possible l'importation du blé, en ouvrant un port à l'Oued Drâa ou à l'Oued Noun, à Assaka, par exemple. Ces populations n'étant pas du tout industrielles doivent se procurer, soit au Maroc, soit en Sénégambie, tous les produits d'une industrie un peu avancée. C'est ainsi qu'ils tirent de la Sénégambie les fusils à pierre, fabriqués à Saint-Étienne, les fusils nouveau modèle ne pouvant convenir à ces pays où la réparation en serait impossible. A Sous, on fabrique même des fusils à pierre, et la plupart des forgerons peuvent les réparer.

Pendant l'absence d'Eli, les étrangers furent exposés à toutes sortes de vexations de la part des Arabes de Ouled bou Eita. Il ne revint que le 11 avril, et les conduisit d'abord à Jemma, le principal douar des Kabyles de cette région, où ils auraient eu à subir les mêmes désagréments, sans l'intervention de Brahim, le meilleur des guerriers du douar, qui distribua force coups de bâton à ceux qui voulaient les tourmenter. Même au moment de leur départ du douar, les Kabyles les entourèrent comme une meute, leur barrant le chemin, gesticulant, brandissant des poignards, leur jetant des pierres et des ordures ; peu s'en fallut qu'on n'en vint aux mains ; l'intervention de Brahim prévint seule l'effusion du sang ; et, chose digne de remarque, lorsqu'il se sépara d'eux, il ne réclama aucune récompense.

C'est dans la vallée de l'Auréora, où sont des sources d'eau douce, que sont les ruchers des Kabyles, au nombre de 2000 au moins. C'est là que se rassemble la caravane dite du miel, qui apporte au caïd Dachman ben Birouk, à Glimîm, un présent de miel. Ce caïd a su faire comprendre aux Kabyles qu'ils lui devaient un présent annuel en retour des nombreux avantages qu'il leur procure. En fait, ce présent n'est que l'avant-coureur d'un tribut perpétuel, qui, à la première occasion, à la prochaine mauvaise récolte, par exemple, sera augmenté. Le cas échéant, et peut-être s'est-il déjà réalisé pendant la dernière campagne du sultan dans cette région, celui-ci ne tardera pas à conclure, de cet impôt volontaire, à la dépendance politique des Kabyles habitant au delà de l'Oued Noun, encore indépendants jusqu'ici ; son autorité spirituelle comme chef des croyants lui servira beaucoup dans ce cas. Si l'intervention d'une puissance européenne ne le prévient pas, les jours de liberté des tribus indépendantes, jusqu'à l'Oued Drâa et jusqu'au cap Juby, seront comptés, d'autant plus que le sultan se propose de créer, au delà de l'Oued Drâa, un camp permanent de cavalerie.

M. Jannasch et ses compagnons se remettent en route avec la caravane du miel, et font encore ce jour-là huit heures de marche jusque

bien avant dans la nuit. A 4 heures, le lendemain matin, l'on part et, au bout de deux heures, on atteint un étang d'eau douce où, malgré l'eau jaune et argileuse, ceux qui n'ont eu ni eau ni lait, depuis la veille à 2 heures, sont fort aises de se désaltérer. Les Arabes, accoutumés à de pareilles privations, peuvent marcher tout le jour, sous un soleil de feu, sans souffrir du manque d'eau ; les Européens, au contraire, même les plus vigoureux, s'en ressentent beaucoup. Quand ils atteignaient une citerne ou une source, ils pouvaient à peine y étancher leur soif, tandis que les Arabes se contentaient de quelques gorgées d'eau puisée à la main. Leurs bestiaux aussi en prennent très peu. Dans le voisinage des douars, où le bétail doit se contenter de la maigre végétation des dunes, il n'y avait point d'eau ; la rosée et le suc des plantes devaient leur suffire ; il n'est pas question de les abreuver.

M. Jannasch fait remarquer que dans la région située au sud du Maroc, le mot Kabyle n'a pas le sens que nous lui donnons en Europe. Pour nous les Kabyles sont une race particulière ; là-bas, le mot Kabyle ne désigne qu'une communauté politique ; 10, 20, 30 douars forment un *Kabyle*. A la tête du douar sont les anciens du village qui gouvernent, rendent la justice, etc. A la tête d'un *Kabyle*, est le cheik, qui gouverne avec l'aide et le concours des anciens. C'est un homme considéré, ordinairement d'une famille puissante, doué de qualités plus ou moins éminentes, et dont la volonté prévaut dans les douars dans la mesure de ses capacités et suivant la force de son parti. Les ressortissants d'un semblable Kabyle, s'appellent tous *Kabyles*. Au Maroc, c'est le caïd, c'est-à-dire le gouverneur nommé par le sultan, qui remplace le cheik. Il y a 25 ans, les caïds de Glimîm étaient encore de puissants cheiks de l'Oued Noun, indépendants. Dachman ben Birouk a prudemment reconnu la suprématie du sultan, mais en même temps il a conservé une grande indépendance ; de son côté le sultan a eu la prudence de ne pas irriter inutilement un homme aussi puissant, et a su se servir de lui pour affermir et étendre son pouvoir à Sous, et dans l'Anti-Atlas, sur l'Oued Noun et au delà.

Le 13 avril, la caravane atteint les dernières ramifications occidentales de l'Anti-Atlas, qui n'ont guère que 500^m de hauteur ; la route traverse des gorges étroites couvertes de buissons ; la végétation devient plus abondante à mesure qu'on avance, et bientôt l'on rencontre de magnifiques champs d'orge en pleine moisson, et des maisons d'argile. Des moissonneurs, à mine rébarbative, accourent en masse et entourent les étrangers que leurs guides, pour les soustraire aux obsessions de ces

ouvriers, enferment dans une de ces habitations, pleine de vermine, tandis qu'ils en gardent la porte. Le lendemain on atteint la belle vallée de l'Oued Noun, à l'entrée de laquelle sont d'anciennes fortifications romaines ; le sol en est fertile et bien cultivé ; partout on aperçoit des irrigations artificielles, et des groupes considérables de palmiers, de grands villages dont les maisons d'argile annoncent la présence de populations berbères. De nombreux troupeaux de bœufs, de taille moyenne, vigoureux, à tête petite et ronde, paissent dans les prairies. Au-dessus de cette plaine de quatre à cinq kilomètres, ouverte du côté sud, mais encadrée à l'est et à l'ouest par des montagnes de 500^m à 600^m de hauteur, règne un ciel d'un bleu magnifique, sans aucun nuage. Du côté du nord la vallée est fermée par des montagnes un peu plus hautes, et l'on a peine à distinguer l'endroit où le fleuve les franchit pour se rendre à la mer.

A deux heures de Glimîm, Eli, changea soudain de dispositions à l'égard des naufragés, et leur déclara que si le caïd ne lui donnait pas fr. 1000 de récompense, ils seraient tous égorgés. Il fallut, pour les sauver du danger qui les menaçait, l'arrivée d'un des habitants les plus considérés de la localité, qui revenait d'auprès du caïd et qui interpella en ces termes les gens de la caravane du miel : « Ne vous avisez pas de paraître à Glimîm sans les chrétiens, sinon le caïd marchera contre vous avec 500 guerriers et vos douars seront massacrés jusqu'au dernier homme. Tel est l'ordre du caïd, et vous savez qu'il tient parole. » Ces quelques mots suffirent pour ramener Eli et ses gens à des sentiments plus humains, et, le 15 avril, M. Jannasch et ses compagnons arrivaient chez le caïd qui, avec son fils et ses serviteurs, leur témoignèrent les plus grands égards.

Pendant tout le temps qui s'était écoulé depuis le naufrage, des dépêches avaient été échangées entre Mogador, Tanger et Berlin, d'où était aussi parvenu un message pour le sultan ; celui-ci, de son côté, avait envoyé au caïd Dachman ben Birouk des messagers, qui arrivèrent à Glimîm le lendemain du jour où la caravane y avait fait son entrée. Le sultan chargeait le caïd de faire tout pour délivrer les naufragés, et pour les lui envoyer le plus promptement possible. Leur départ subit néanmoins un retard par suite du manque de bêtes de somme nécessaires pour les transporter, et de la crainte du caïd de n'être pas remboursé de ses frais. Un juif de Glimîm, M. Sasportas, fit une avance d'argent pour garantir ce remboursement, et pour procurer aux naufragés des vêtements et du linge dont ils avaient le plus grand besoin ; en outre il les

invita souvent chez lui, leur fit servir des mets à l'européenne ; bref, il sut, dans les services qu'il leur rendit, joindre l'agréable à l'utile, et s'acquit leur vive gratitude.

Quelques jours après l'arrivée du D^r Jannasch à Glimm, les chefs les plus considérés des tribus arabes qui entretiennent des relations commerciales avec la Compagnie Mackenzie du cap Juby, y vinrent aussi, sur l'invitation du caïd, qui leur communiqua le désir du sultan de voir cesser tout rapport avec la société anglaise. Les notables refusèrent d'accéder à ce désir, les Anglais trafiquant loyalement avec eux ; d'ailleurs les produits du pays s'échangent plus avantageusement au cap Juby qu'avec les articles importés d'Europe par Mogador, les droits d'entrée et les frais de transport augmentant considérablement le coût de ces derniers. Ils déclarèrent qu'étant indépendants du sultan, ils continueraient à trafiquer avec les Anglais comme auparavant ; sur quoi le caïd leur conseilla d'exposer leurs griefs au sultan lui-même. Pour restreindre le commerce qui se fait par le cap Juby, le sultan se propose d'établir, à l'ouest de l'Oued Drâa, un camp permanent de 1000 cavaliers, afin de mettre un terme à toutes les relations commerciales qui existent de cette partie de la côte avec l'intérieur.

Les détails du séjour à Glimm, ainsi que ceux du voyage à travers l'Anti-Atlas, l'Oued Sous et l'Atlas font défaut ; M. Jannasch mentionne seulement la halte faite à Toursa, localité de l'Anti-Atlas avec un gouverneur et une garnison de 600 soldats du sultan, destinés à tenir en respect les tribus berbères indépendantes de l'Anti-Atlas, et à assurer la libre communication entre l'Oued Sous et l'Oued Noun. Le caïd étant fidèle au sultan, cette communication peut être considérée comme parfaitement sûre. D'ailleurs tous les cheiks sont devenus, soit à prix d'argent, soit par la force des armes, des vassaux ou des employés du sultan du Maroc ; celui-ci règne seul jusqu'à l'Oued Noun et au delà ; il n'y a que quelques tribus berbères cachées dans les montagnes qui échappent encore à sa domination.

Le second jour après avoir quitté Glimm, M. Jannasch et ses compagnons arrivèrent à Tisnid, ville fondée par le sultan, il y a trois ans, dans l'Oued Sous, et le lendemain, dans l'Oued Mesa, ils rencontrèrent l'avant-garde de l'armée du sultan commandée par un fils de ce dernier, Machmed ben Hassan, qui les reçut fort bien et leur assigna une tente d'officiers. Le surlendemain le sultan lui-même arriva avec une suite nombreuse. Quand il aperçut les étrangers, il leur fit bon accueil, ce qui n'empêcha pas qu'on ne tirât deux coups de feu contre les chrétiens, qui

entendirent les balles siffler par-dessus leurs têtes. Invités à se rendre au quartier-général, ils y furent reçus avec de grands honneurs par le général en chef Sidi-Mohamed-Bel-Arbi, qui leur fit servir un excellent dîner par quatre officiers. Le sultan leur fournit sept chevaux pour se rendre auprès de lui ; le maître des cérémonies les introduisit dans une tente magnifique, où S. M. chérifienne les interrogea sur leur nationalité, leurs professions respectives, le but de leur expédition, la nature des marchandises chargées sur leur navire, les détails de leur naufrage et les vicissitudes de leur voyage de l'Oued Drâa jusqu'à l'Oued Mesa, sur la manière dont ses gouverneurs les avaient traités, etc. Il leur promit de leur faire donner des vêtements et de les renvoyer à cheval à Mogador où leur navire les attendait. En effet, il donna à son secrétaire intime et à son maître des cérémonies l'ordre de leur remettre des lettres pour les gouverneurs des provinces, l'escorte nécessaire et les chevaux pour le voyage. Quinze officiers les accompagnèrent dans la direction d'Agadir, d'où, à travers l'Atlas, ils atteignirent Mogador le 3 mai. Le lendemain déjà, le *Gottorp* levait l'ancre pour Tanger ; leurs souffrances étaient terminées ; les renseignements qu'il leur a été permis de recueillir sur le pays parcouru et sur les tribus qui l'habitent, ont été chèrement achetés ; ils n'en sont que plus précieux, puisqu'ils portent essentiellement sur un district que les voyageurs ne visitent pas, et sur des populations au milieu desquelles ils n'osent pas s'aventurer.

Quoique la souveraineté du sultan du Maroc ne soit pas reconnue au delà de l'Oued Noun, son influence est néanmoins assez grande pour entraver les entreprises commerciales privées. Il en serait autrement si les puissances européennes établissaient des colonies le long de la côte au sud de la frontière marocaine ; les Espagnols le font déjà au sud du cap Bojador, et, d'après des nouvelles concordantes, dit le D^r Jannasch, la colonie espagnole de Rio-de-Oro prendra, malgré des attaques réitérées des Kabyles, un développement considérable. Il y aurait lieu de créer une autre colonie entre le cap Bojador et l'Oued Drâa pour nouer des relations avec l'intérieur du Soudan occidental.

RECONNAISSANCE DU SANKOUROU ET DU LOMAMI

par le D^r WOLF.

Nous avons annoncé, dans notre dernier numéro (p. 220), la reconnaissance faite par le D^r Wolf, du Sankourou et de son tributaire le